

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/3 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.3.60364

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Forschung in Frankreich eine Plattform zu bieten. Das Sonderheft zur Entstehung der modernen Universität im deutschsprachigen Raum bedarf also einer besonderen Rechtfertigung. CHARLE nennt in seiner Einführung drei Gründe: die Vernachlässigung des Themas durch die französische Geistes- und Sozialwissenschaft, das pragmatische Motiv wechselseitiger Kenntnisse als Voraussetzung der Harmonisierung europäischer Bildungssysteme sowie vor allem das methodologische Anliegen der Grundlegung einer vergleichenden Gesellschaftsgeschichte der europäischen Länder. Im Blickpunkt steht also nicht Humboldts neuhumanistisches Bildungsideal, lange das Leitmotiv der historischen Schul- und Hochschulforschung, sondern die Frage nach der Universität als Fokus sozialer Krisen und Konflikte, nach Interferenzen von Tradition und Innovation, nach Spannungsbögen zwischen individueller Ambition und allgemeinem Nutzen usw.

Selbstverständlich können auf 100 Seiten allenfalls Mosaiksteine zu einer solchen Geschichtsschreibung geliefert werden. Immerhin machen die fünf Aufsätze deutlich, daß mit diesem Ansatz bisher unterbelichtete Forschungsfelder erschlossen werden können. Carl E. SCHORKE folgt am Beispiel von Johann Jacob Bachofen und Jacob Burckhardt den verschlungenen Wegen der Universität Basel in die Moderne. Daß die Diskussionen um Massenuniversität und Akademikerschwemme keineswegs neu sind, zeigt Hartmut TITZE in seiner Bilanz einer zweihundertjährigen Kontroverse. Der Strukturierung der Fächer in den deutschen Universitäten des 19. Jh. geht Rudolf STICHWEH nach. Christophe CHARLE schließlich vergleicht Herkunft und Status Pariser und Berliner Professoren zwischen 1870 und 1930. Eine kommentierte Bibliographie dient der weiteren Orientierung. Der Besprechungs- teil orientiert sich am allgemeinen Ziel der Fachzeitschrift.

Ein zentrales Anliegen der Arbeiten besteht darin, Klarheit über die Art und Weise der Elitenrekrutierung zu gewinnen. Zu weiteren einschlägigen Forschungen im deutsch-französi- schen und europäischen Zusammenhang gibt der kleine Band hoffentlich Anstöße.

Dieter TIEMANN, Tours

Karl STROBEL (Hg.), Die deutsche Universität im 20. Jahrhundert. Die Entwicklung einer Institution zwischen Tradition, Autonomie, historischen und sozialen Rahmenbedingungen, Schernfeld (SH Verlag) 1994, 263 p. (Abhandlungen zum Studenten- und Hochschulwesen, 5).

La parution des actes du colloque de Munich (janvier 1993), consacré à l'université allemande au XX<sup>e</sup> siècle, mérite d'être saluée à plusieurs titres. Le thème choisi, traité en terme de rupture et de continuité, est d'une importance capitale pour comprendre les crises de l'identité allemande, et l'actualité rendait une telle étude indispensable. L'ensemble des communications, d'une qualité remarquable, brosse un tableau assez complet de l'histoire de l'université allemande depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle: bilan de la situation à la fin de la Première Guerre mondiale et de l'évolution des établissements supérieurs à l'époque de Weimar, analyse des réformes conçues sous le III<sup>e</sup> Reich, études des universités en zone soviétique d'occupation et description du système universitaire en République démocratique allemande. On peut sans doute regretter que les universités de la partie occidentale de l'Allemagne (zones d'occupation américaine, britannique et française, puis RFA) n'aient pas été en soi l'objet de communications. Ainsi le paysage universitaire contemporain n'est-il que partiellement esquissé. La nature très variée des contributions retient, elle aussi, l'attention du lecteur: bilans synthétiques d'une période, études de cas (Göttingen, Erlangen, Francfort-sur-le-Main, Leipzig, Drède, Iéna), études sectorielles (le »Verband der Deutschen Hochschulen« sous la République de Weimar; l'enseignement de l'histoire ancienne dans les universités est-allemandes); approche théorique des relations entre la communauté scientifique et le pouvoir politique au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

La très remarquable contribution »introdutive« de Rüdiger vom BRUCH montre combien l'université allemande, au tournant du siècle, s'était déjà éloignée du modèle Humboldtien (dans ses trois dimensions principales) alors que celui-ci s'imposait toujours plus comme objet de référence et recueillait l'admiration internationale. En effet, l'unité des sciences (ou plutôt la prétention à l'universalité de la *Philosophische Fakultät*) se brisait en raison de la différenciation accrue des disciplines et de l'émancipation des sciences (*Naturwissenschaften*) par rapport aux lettres. L'unité de l'enseignement et de la recherche fut remise en cause par l'adaptation croissante de la recherche aux besoins de l'industrie et la mise en place d'institutions nouvelles en marge de l'université (les instituts de la Kaiser Wilhelm-Gesellschaft). Enfin, depuis les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, la communauté des étudiants et enseignants avait considérablement relâché ses liens.

Marita BAUMGARTEN nous propose une seconde étude sur l'université allemande avant la Première Guerre mondiale. Malgré le titre limitatif (»Lettres et sciences à l'université de Göttingen, 1866–1914), l'auteur, par le biais de comparaisons avec les autres établissements, dresse un large panorama du système universitaire sous le II<sup>e</sup> Reich. En 1866, suite à l'annexion du Royaume de Hanovre par la Prusse, Göttingen devint une université prussienne et fut dès lors victime de l'essor de l'université de Berlin, considérablement privilégiée par les autorités politiques, surtout après 1871. Les disciplines littéraires, plus que les sciences, souffrirent de cette évolution. Dans un second temps, l'auteur établit une remarquable classification des universités en fonction des critères de mobilité et de l'âge moyen à la prise de poste des »Professeurs ordinaires« (*Ordinarien*). Elle distingue ainsi les universités de début de carrière, celles de promotion professionnelle et les établissements prestigieux de fin de carrière. Il en résulte que Göttingen occupait une position clé au sein du système universitaire prussien, comme dernière étape vers les universités les plus réputées de Berlin ou de Bonn.

L'étude de l'université de Francfort, menée par Notker HAMMERSTEIN, permet d'appréhender l'essor d'une université nouvelle (fondée en août 1914) malgré de graves crises successives. La Première Guerre mondiale et l'inflation ruinèrent une institution pourtant richement dotée par la bourgeoisie locale et restreignirent son rayonnement au cercle régional. Toutefois, le profil très marqué de l'université depuis sa fondation (université libérale orientant son enseignement vers les préoccupations sociales) ne fut pas remis en cause. L'essor de la seconde moitié des années vingt fut brisé par la »mise au pas« orchestrée par le III<sup>e</sup> Reich. Echappant de peu à la liquidation, l'université perdit alors ses spécificités. Menacée à nouveau de fermeture par l'occupant américain au lendemain de la défaite nationale-socialiste, elle connut un véritable renouveau à partir des années suivantes.

Les projets nazis de réforme universitaire ont été analysés par Volker LOSEMANN. A l'exception du »projet Rosenberg« visant à établir des »grandes écoles« (*Hohe Schulen*) conçues comme alternatives à l'université traditionnelle, qui connut un début d'application, l'auteur conclut à l'échec de la réforme du système universitaire par les nationaux-socialistes.

Trois études viennent ensuite éclairer l'histoire encore trop mal connue des universités est-allemandes, et c'est, là encore, l'un des apports importants de cet ouvrage. Manfred HEINEMANN montre, à partir du cas de Iéna, combien l'historiographie marxiste a faussé la représentation historique de ces institutions. Elle a voulu imposer l'image d'un »nouveau cours«, initié par l'occupant soviétique dès 1945. En fait, la »socialisation« des universités de zone soviétique ne fut ni immédiate, ni ne résultat du seul fait de l'occupant. Les premières réformes visèrent davantage à renouer avec le système traditionnel allemand pré-nazi et la marxisation ne commença véritablement qu'à partir de 1947–1948. Kurt REINSCHKE parvient à des conclusions similaires pour les universités de Leipzig et de Drèsdé. Enfin, Karl STROBEL retrace et explique l'embarras des autorités est-allemandes à l'égard de l'enseignement de l'histoire antique. En raison de la pénurie de spécialistes et de la formation traditionnelle de ces derniers, l'histoire ancienne, dans le supérieur, resta préservée de l'emprise idéologique jusqu'au début des années cinquante. La »bolchevisation« commença alors, facilitée par le départ en

retraite de la génération des non-marxistes (à Leipzig notamment) et fut presque complètement achevée à la fin des années cinquante.

Signalons en dernier lieu la contribution de Franz PFETSCH qui recherche quel modèle théorique d'interaction entre scientifiques (physiciens) et politiques s'applique à chacune des grandes périodes de l'histoire universitaire au XX<sup>e</sup> siècle. Il conclut que le modèle de Max Weber (séparation des deux domaines) a prévalu sous la République de Weimar, que le modèle »décisionniste« de Carl Schmitt (prépondérance absolue du politique) correspond au début de la période nationale-socialiste, bien que le modèle »technocratique« s'imposât ensuite. Enfin, la RFA serait l'époque d'une alliance réussie entre mondes politique et scientifique, correspondant au modèle »pragmatique« de coopération (Habermas) ou au modèle weberien de non-immixtion.

Ces contributions, dans l'ensemble richement annotées et parfois suivies d'une courte bibliographie, sont également complétées par une liste des abréviations et un index global (thèmes, noms de personnes et de lieux).

Corine DEFANCE, Paris

Jürgen FOHRMANN, Wilhelm VOSSKAMP (Hg.), *Wissenschaftsgeschichte der Germanistik im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar (Metzler) 1994, 791 p.

Le volume présente une part importante des résultats obtenus dans le cadre d'un projet de recherche de la DFG sur l'histoire des études germaniques. Centré sur le XIX<sup>e</sup> siècle il étudie un passage, celui des études germaniques, impliquées dans une lutte pour la reconnaissance contre les modèles étrangers, à une science de la littérature, en principe dégagée des axiologies. Entre les deux certaines notions vont servir de fil directeur, ainsi celle de Bildung mais aussi celle d'éthique qui anime le philologue Lachmann dans son rigoureux travail de présentation des textes médiévaux.

Après avoir observé les paradoxes sémantiques du terme de germanistique qui naît comme corrélat de celui de romanistique (article de Uwe MEVES), les auteurs esquissent une histoire institutionnelle des études germaniques au XIX<sup>e</sup> siècle (contributions de Rainer KOLK, Uwe MEVES et Herbert H. EGGLMAIER). Il s'agit d'une part de montrer comment la conquête des études germaniques par la philologie a abouti à repousser tous les travaux considérés comme dilettantes en dehors des limites de la jeune discipline, qui établit ainsi son homogénéité. Parmi les césures qui rythment sur un siècle l'histoire de la discipline, une attention particulière est portée à la remise en cause de l'infailibilité de Lachmann dans le cadre de la querelle des Nibelungen. L'institutionnalisation de la discipline, c'est d'abord la mise en place de chaires, et il faut saluer la précision avec laquelle les auteurs suivent la création et le développement de toutes les chaires de germanistique en Allemagne et dans l'Empire des Habsbourg. Il ressort de leur analyse que la création des chaires n'est pas liée à un besoin qu'auraient exprimé les gymnases, et d'autre part que les conditions locales, différentes d'une université à l'autre, ont une grande importance dans l'explication qu'on peut donner de la succession des créations.

La germanistique naissante se confond, durant une première et longue phase, avec l'étude des textes médiévaux. Les deux articles consacrés à la »Altgermanistik« (contributions d'Ulrich HUNGER et de Rüdiger KROHN) mettent en lumière le souci de scientificité qui pousse les premiers germanistes à dépasser la simple collecte de matériaux et accorde une importance particulière aux notions de compréhensibilité et d'évidence du texte.

Une section suivante est consacrée à la place respective de la philologie textuelle et de l'auto-réflexion dans la définition d'une germanistique moderne (textes de Nikolaus WEGMANN, Hans-Martin KRUCKIS, Holger DAINAT, Cornelia FIEDELDEY-MARTIN). Partant de la constatation selon laquelle, depuis le congrès des germanistes à Munich en 1966, l'histoire de la germanistique est devenue la critique d'une idéologie, celle d'une science spécifiquement allemande, les auteurs mettent l'accent sur la contradiction propre à la philologie allemande ent-